**HLP Corpus 3 Philosophie**

**Extrait Rousseau *Essai sur l’origine des langues***

**Chap. II**

On ne commença pas par raisonner, mais par sentir. On prétend que les hommes inventèrent la parole pour exprimer leurs besoins ; cette opinion me paraît insoutenable. L'effet naturel des premiers besoins fut d'écarter les hommes et non de les rapprocher. Il le fallait ainsi pour que l'espèce vînt à s'étendre, et que la terre se peuplât promptement ; sans quoi le genre humain se fût entassé dans un coin du monde, et tout le reste fût demeuré désert.

De cela seul il suit avec évidence que l'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes ; il serait absurde que de la cause qui les écarte vînt le moyen qui les unit. D'où peut donc venir cette origine ? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains, on peut s'en nourrir sans parler ; on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître : mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. Tout ceci n'est pas vrai sans distinction, mais j'y reviendrai ci-après.

**Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse***

**LIVRE VI**

**LETTRE VIII.
MDE. DE WOLMAR A SAINT PREUX**

Je n’oublierai jamais un jour de cet hier, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d’Apollon & où, songeant à la félicité que Dieu m’envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau & tout cela rassemblé pour l’heureuse Julie. Je me disais: Cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon coeur & peut-être tout ce qu’il y a de meilleur sur la terre; je suis environnée de tout ce qui m’intéresse; tout l’univers est ici pour moi; je jouis à la fois de l’attachement que j’ai pour mes amis, de celui qu’ils me rendent, de celui qu’ils ont l’un pour l’autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s’y rapporte; je ne vois rien qui n’étende mon être & rien qui le devise; il est dans tout ce qui m’environne, il n’en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n’a plus rien à faire, je n’ai rien à désirer; sentir & jouir sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans tout ce que j’aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort! viens quand tu voudras, je ne te crains plus, j’ai vécu, je t’ai prévenue; je n’ai plus de nouveaux sentimens à connaître, tu n’as plus rien à me dérober.

Plus j’ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m’étoit doux d’y compter & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m’a donné d’inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive & cette prétendue dévotion que vous me reprochez; convenez du moins que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est dans cette ouverture de coeur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées & qui fait que chacun se sentant tel qu’il doit être se montre à tous tel qu’il est. Supposez un moment quelque intrigue secrete, quelque liaison qu’il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystere; à l’instant tout le plaisir de se voir s’évanouit, on est contraint l’un devant l’autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir; la circonspection; la bienséance, amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d’aimer long-tems ceux qu’on craint! On se devient importun l’un à l’autre... Julie importune!... importune à son ami!... non; non, cela ne sauroit être; on n’a jamais de maux à craindre que ceux qu’on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n’ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer, de peur que, prenant un parti dont nous n’auriez pas prévu toutes les suites, vous n’eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n’oseriez plus vous en dédire. A l’égard des craintes que M. de Wolmar n’a pas eues, ce n’est pas à lui de les avoir, c’est à vous: nul n’est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu’il n’existe pas & je n’y pense plus: car je connois votre droiture & ce n’est pas de vos intentions que je me défie. Si votre coeur est capable d’une faute imprévue, tres sûrement le mal prémédité n’en approcha jamais. C’est ce qui distingue l’homme fragile du méchant homme.

D’ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n’aime à le croire, pourquoi mettre d’abord la chose au pis comme vous faites? Je n’envisage point les précautions à prendre aussi séverement que vous. S’agit-il pour cela de rompre aussi-tôt tous vos projets & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le coeur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres; la paix de l’ame qui leur succede est le seul sentiment qui s’accroît par la jouissance. Un coeur sensible craint le repos qu’il ne connaît pas: qu’il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer il les faut connaître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près peut-être que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti pour sentir long-tems; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent: on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d’attention sur vous-même & vous n’avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque; mais, indépendamment de cette considération, ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même; & si votre délicatesse vous empêche d’oser y prétendre, je n’ai pas besoin que vous me disiez ce qu’une telle retenue a pu vous coûter. Mais j’ai peur qu’il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides; j’ai peur qu’en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous dispense & qui n’intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance plus à blâmer qu’à louer, & désormois tout-à-fait déplacée. Je vous l’ai déjà dit autrefois, c’est un second crime de tenir un serment criminel; si le vôtre ne l’étoit pas, il l’est devenu; c’en est assez pour l’annuller. La promesse qu’il faut tenir sans cesse est celle d’être honnête homme & toujours ferme dans son devoir; changer quand il change, ce n’est pas légereté, c’est constance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd’hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s’il y a parmi vos scrupules quelque objection solide, c’est ce que nous pourrons examiner à loisir. En attendant, je ne suis pas trop fâchée que vous n’ayez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous soit moins cruelle, si j’en ai fait une. J’avois médité ce projet durant l’absence de ma cousine. Depuis son retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage, elle m’en a paru si éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu’il ne falût user de plus d’autorité qu’il ne me convient, pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur; car il est point où l’empire de l’amitié doit respecter celui des inclinations & les principes que chacun se fait sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l’état du coeur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet: il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l’état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n’y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m’appartiendrez jamais de trop près; ce n’est pas même assez que vous soyez mon cousin; ah! je voudrois que vous fussiez mon frere.

Quoi qu’il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n’ai plus rien à vous prescrire & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m’ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n’imaginez jamais que j’en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y; j’en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d’absence aux restes toujours suspects d’une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez; entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n’est pas adoucie par cette consolation! Quel éloignement ne supporte-t-on pas par l’espoir de finir ses jours ensemble! Je ferai plus; je suis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: quand vous me le ramenerez, je ne sais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si, tout-à-fait devenu raisonnable, vous bannissez enfin vos chimeres & voulez mériter ma cousine, venez, aimez-la, servez-la, achevez de lui plaire; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé; triomphez de son coeur & des obstacles qu’il vous oppose, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Faites enfin le bonheur l’un de l’autre & rien ne manquera plus au mien. Mais quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le en toute assurance & n’outragez plus votre amie en l’accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous je m’oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne; car vous faites avec vos amis dans la dispute comme avec votre adversaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d’être philosophe en m’accusant d’être dévote; c’est comme si j’avois renoncé au vin lorsqu’il vous eut enivré. Je suis donc dévote à votre compte, ou prête à le devenir? Soit: les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses? Si la dévotion est bonne, où est le tort d’en avoir? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire; elle veut servir Dieu plus noblement; elle porte jusqu’au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres philosophes!... Revenons à moi.

J’aimai la vertu des mon enfance & cultivai ma raison dans tous les tems. Avec du sentiment & des lumieres, j’ai voulu me gouverner & je me suis mal conduite. Avant de m’ôter le guide que j’ai choisi, donnez-m’en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami, toujours de l’orgueil, quoi qu’on fasse! c’est lui qui vous éleve & c’est lui qui m’humilie. Je crois valoir autant qu’une autre & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n’avois pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haissais-je le mal que j’ai fait malgré moi? Je ne connaissois que ma force; elle n’a pu me suffire. Toute la résistance qu’on peut tirer de soi, je crois l’avoir faite & toutefois j’ai succombé. Comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui.

Apres l’avoir pris à leur exemple, j’ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n’avais pas pensé. Dans le regne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu’elles donnent; elles tiennent l’espérance à côté du désir. Tant qu’on désire on peut se passer d’être heureux; on s’attend à le devenir: si le bonheur ne vient point, l’espoir se prolonge & le charme de l’illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même & l’inquiétude qu’il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n’a plus rien à désirer! il perd pour ainsi dire tout ce qu’il possede. On jouit moins de ce qu’on obtient que de ce qu’on espere & l’on n’est heureux qu’avant d’être heureux. En effet, l’homme, avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu’il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l’objet même; rien n’embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu’on voit; l’imagination ne pare plus rien de ce qu’on possede, l’illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d’être habité & tel est le néant des choses humaines, qu’hors l’Etre existant par lui-même il n’y a rien de beau que ce qui n’est pas.

Si cet effet n’a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n’est pas un état d’homme; vivre ainsi c’est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable.

Voilà ce que j’éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois partout que sujets de contentement & je ne suis pas contente; une langueur secrete s’insinue au fond de mon coeur; je le sens vide & gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l’attachement que j’ai pour tout ce qui m’est cher ne suffit pas pour l’occuper; il lui reste une force inutile dont il ne soit que faire. Cette peine est bizarre, j’en conviens; mais elle n’est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m’ennuie.

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu’un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie; & je n’imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver, qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Aimera-t-elle mieux son pere, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches? En sera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de son goût? Sera-t-elle plus libre d’en choisir une autre? Jouira-t-elle d’une meilleure santé? Aura-t-elle plus de ressources contre l’ennui, plus de liens qui l’attachent au monde? & toutefois j’y vis inquiete; mon coeur ignore ce qui lui manque; il désire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir: en s’élevant à la source du sentiment & de l’être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur; elle y renaît, elle s’y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps; ou plutôt elle n’est plus en moi-même, elle est toute dans l’Etre immense qu’elle contemple & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d’y rentrer par cet essai d’un état plus sublime qu’elle espere être un jour le sien.